



Espadon : troisième guerre mondiale

PAR JACQUES CRICKILLON

Souvenirs d'enfance. (Moi qui n'en ai guère et combien mêlés,) je me souviens, je me souviens de l'Espadon, d'Olrík, des crocodiles virtuels du fin fond de la Grande Pyramide, et d'Olrík, encore lui, et des batailles, des batailles, la guerre, enfin, la dernière, la mienne, celle d'Edgar Jacobs. Je me souviens de cette exaltation qui saisit l'enfant quand surgirent sous ses yeux les premières planches du *Secret de l'Espadon*.

Comme chaque jour, les vagues de forteresses volantes passaient sur l'enfant. Il paraît que c'était en 1944 à Bruxelles. L'enfant de quatre ans regarde les nuées de bombardiers libérateurs, et aussi les V2, dans l'autre sens, qui passent, crachotent, s'écrasent. À la communale, l'enfant dessinera sans cesse des bombardiers, des porte-avions, des parachutistes, des destroyers, des ruées de commandos libérateurs. L'enfant fait sa guerre, qu'il n'a pu faire, il la fait en mieux, en plus cataclysmique, en plus propre aussi, en plus juste. Cet enfant, il paraît que c'était moi.

Dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *La Vengeance de la Pelouse*, l'Américain Richard Brautigan évoque lui aussi sa guerre d'enfant dans la petite ville américaine de Tacoma : « Personnellement pendant la seconde guerre mondiale j'ai tué 352.892 soldats ennemis sans en blesser un seul. Les enfants ont besoin de beaucoup moins d'hôpitaux, en temps de guerre, que les adultes. Les enfants ont plus tendance à ne pas faire de quartier. J'ai coulé 987 cuirassés, 532 porte-avions, 799 croiseurs, 2.007 destroyers et 161 navires de transport. / J'ai aussi coulé 5.465

torpilleurs ennemis. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'en ai coulé tant. C'était comme ça. Je ne pouvais pas faire un pas, pendant ces quatre années, sans couler un torpilleur. Cela m'étonne encore. 5.465 torpilleurs, ça fait beaucoup. Je n'ai coulé que trois sous-marins. J'ai coulé mon dernier sous-marin en février 1945, quelques jours après mon dixième anniversaire. Les cadeaux que j'avais eus cette année-là ne m'avaient pas totalement satisfait. »

L'après-deuxième guerre mondiale, c'était aussi l'époque où déferlaient sur l'Europe libérée les films de guerre hyper-héroïques du cinéma américain. Celui qui me frappa le plus — chaque jeudi, chaque dimanche, au ciné de quartier —, c'est *Objectif Burma* réalisé par Raoul Walsh en 1945, avec Errol Flynn. Quand alors a surgi la BD *Le Secret de l'Espadon* d'un certain Edgar Jacobs, mon enthousiasme de gosse solitaire fut sans limite. Blake avait quelque chose d'Errol Flynn, et lui et Mortimer luttaient tous deux, à un contre mille, contre les faces de citron.

L'aventure commence avec le vaillant capitaine Blake. Non ! Erreur ! Elle commence avec Olrik, l'affreux, l'immonde, le très intelligent colonel Olrik (le mauvais de presque tous les albums de Jacobs), Olrik l'indispensable, car sans lui pas de problématique et donc pas d'histoire. Mais du côté du Bien, donc le nôtre, l'aventure commence avec Blake, le très british capitaine des services secrets de Sa Majesté. Je m'attachai à lui d'emblée. Pensez, un officier en temps de guerre. Exactement ma première vocation, la deuxième sera d'être chef d'orchestre, la troisième de devenir un saint, et tout cela aboutit à être un poète, ce qui correspond à l'idée que se fait Baudelaire de l'homme orphique.

Mais voilà le barbu ! Très vite Mortimer ravit la vedette à Blake, le scientifique au militaire, le barbu au glabre. L'enfant que j'étais a dû être déçu. C'est Blake qui aurait dû tirer au browning et au parabellum, et distribuer des coups de poing. Mais non, le barbu à la pipe de grand-père. Allez vous identifier à un barbu quand vous avez onze ans. D'ailleurs un barbu, c'est louche, ça n'est pas franc, ça se cache son vrai visage. Difficile pour un glabre de se mettre à la place du barbu. Et le complexe d'infériorité, je suis tout nu, lui pas.

Mais soyons sérieux. On n'est pas là pour rigoler, c'est du très sérieux, du moralo-historico-futurolo-métaphysico-transcendental. Le même de onze ans

cependant s'y attachait, se passionnait, alors qu'il ne savait pas encore que tout est mortel, et surtout lui.

D'abord l'ouverture. L'abominable tyran qui règne sur Lhassa, capitale de l'empire jaune (« l'usurpateur », donc déjà la trahison) est sur le point de lancer sur le monde ses abominables escadres. Du rouge (les Soviets ?), du vert (nippon-allemand), du jaune (le fameux péril), des faciès grimaçants. Les mauvais ! Les enfants n'aiment pas les méchants, ce n'est que sortis de l'enfance qu'ils sauront s'ils en sont un, de mauvais. Mais pourquoi les Jaunes ? L'Axe Berlin-Rome-Tokyo, d'accord ! Et Pearl Harbor. Et le croiseur *Prince of Wales* coulé par les Japonais en mer de Chine. Et puis, le communisme chinois bien menaçant (d'où l'étoile rouge sur les uniformes et les fuselages). Mais encore, pourquoi les Jaunes ? Pourquoi la Marque Jaune est-elle jaune ? La couleur de l'or. La couleur de Judas, Judas la trahison.

Lhassa, forteresse du mal. Pourquoi Lhassa ? Selon les archétypes de toutes les mythologies, le salut vient du ciel, demeure du Bien, les pires calamités jailliront des abîmes, antres du Mal. Chez Jacobs, le rapport s'inverse. Les chevaliers du Bien à bord de leurs irrésistibles Espadons surgiront des gouffres glauques du détroit d'Ormuz sur le Golfe d'Oman. Une explication parmi d'autres possibles : la Luftwaffe décida de la victoire d'Hitler, les armées de la Libération surgirent de la mer. On voit que j'ai tendance à considérer qu'avec *Le Secret de l'Espadon*, Jacobs se rejoue la deuxième guerre mondiale.

Cependant, le trait de génie, c'est de ne pas reproduire une guerre entre l'Axe et les Alliés, mais de porter les opérations d'un conflit similaire dans un autre espace-temps, non pas nécessairement futur mais parallèle. Et dès lors songeons que les capitales ennemies ne sont plus Berlin et Londres mais Lhassa et le rocher de Makran. Alors, pourquoi Lhassa ? Parce que c'est un monde perdu, comme les rivages du Golfe d'Oman. Mondes perdus, retrouvés, d'où peut venir le Bien ou le Mal, mondes du combat premier. Car Jacobs fait partie de ces créateurs de mondes autres, demeurés intacts, et dissimulés, çà et là sur la planète, mondes perdus qui captivent des romanciers tels que Conan Doyle (*Le Monde perdu*), Abraham Merritt (*Les Habitants du mirage*), Edmond Hamilton (*La Vallée de la création*), ou encore un écrivain anglais plus proche de nous, Robert Holdstock, avec sa monumentale *Forêt des Mythagos*, publiée il y a peu dans la remarquable

collection « Lunes d'encre » de Denoël. L'ambiance était d'ailleurs, dans la première moitié du vingtième siècle et dans l'immédiat après-deuxième guerre mondiale, à la recherche de ces mondes perdus. Les découvrir, ce serait s'apporter une consolation à l'amertume ressentie devant la montée de la modernité, les carnages des deux conflits mondiaux, et aussi l'espoir déçu que l'on mettait dans la science, laquelle découvre de super-moyens d'anéantir mais n'a toujours pas trouvé le remède contre la mort. Ainsi, de même que Rousseau voulait se convaincre de l'existence du Bon Sauvage, explorateurs, aventuriers et lettrés se lancent-ils, en ces temps de rêves compensatoires, à la recherche de l'Atlantide ou de l'Eldorado (et il me souvient de la figure atteignant à la légende du colonel Fawcett s'enfonçant dans l'« enfer vert » du Matto Grosso pour y trouver l'Eldorado, et n'en revenant jamais).

Et ainsi Jacobs envoie-t-il ses personnages en exploration, involontaire, de mondes perdus, les uns hostiles, les autres aux apparences paradisiaques, et ce dès *Le Rayon « U »*, où l'on suit les tribulations dramatiques du professeur Marduk (première incarnation de Mortimer), de Lord Calder (première incarnation de Blake) et de leurs amis ; le petit groupe tombera au pays des brontosaures, tyrannosaures, ptérodactyles et autres survivants de l'anté-histoire, et puis chez les abominables Hommes Singes, et enfin au royaume souterrain, apparemment idéal, inspiré des civilisations précolombiennes, du prince Nazca ; tout cela dans un futur aussi indéfini que fantaisiste (ou plutôt naïf) ; en sorte qu'il faut souligner la dimension de science-fiction de l'œuvre de Jacobs. Il reviendra d'ailleurs — c'est un véritable leitmotiv — aux mondes perdus dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, où il réactive un grand prêtre d'Aton en plein vingtième siècle (et dans *S.O.S. Météores*, où Mortimer se trouve précipité par les bons soins d'un satanique savant).

Au premier abord, *Le Secret de l'Espadon* nous paraît, au contraire du *Rayon « U »*, quasi réaliste, tant est forte l'imprégnation deuxième guerre mondiale, les Jaunes faisant irrésistiblement songer aux Japonais. Et cependant, on est à nouveau du côté des « mondes perdus ».

Tout le cycle de l'*Espadon* se déroule en effet dans un Orient qui était encore à l'époque de Jacobs terre de légende peu accessible. Le lieu de l'action n'est pas indifférent. Rien, du sort du Monde, entendez celui de la vieille civilisation

occidentale, ne se jouera sur les territoires concernés, mais bien en un espace de légende, comme en science-fiction. À la fin, victoire du Bien. Retour à Londres en ruines. Mais tout s'est joué dans des coins perdus du globe, comme dans un autre monde, celui de l'héroïsme pur, donc aussi de la dialectique morale.

Espadon : la course commence, contre la montre, contre la mort, une course à la vie, dont l'issue décidera du sort du monde. Car le monde est aux mains des abominables fourmis jaunes, et pour empêcher l'avènement de l'empire maléfique de cent mille ans, voire de toujours, il n'y a que deux Anglais qui courent, courent vers une mystérieuse base enfouie au bout du monde, vers le « secret de l'Espadon » salvateur.

Le Golden Rocket s'échappe, l'Aile Rouge d'Olrík le poursuit, est touchée, mais nos amis doivent sauter en parachute, et voici les avions requins jaunes, mais les montagnes vont nous sauver, mais voici les blindés jaunes, poursuite sur une route au bord de gouffre, et partout le désert et voilà les Jaunes, mais voilà que la guérilla arabe nous sauve, et le fidèle Nazir, et nous voilà à l'abri dans une cité du désert, mais trahison, et voilà les Jaunes, mais nous nous échappons, on progresse, on approche, Blake tombe et se blesse, Mortimer perd ses précieux documents, Olrík est toujours là, Mortimer prisonnier, évadé, enfin le salut, mais trahison, encore Olrík, c'est la défaite, non c'est la victoire, retour à Londres en ruines, il faut reconstruire maintenant.

Un train d'enfer, un rythme haletant, un art de tenir le lecteur en haleine par le procédé de la chaîne des déceptions (Ouf, il est sauvé ! Non, il est perdu. Mais heureusement que. Mais voilà qu'hélas...), Jacobs multiplie les retournements de situations, les rebondissements, les sauvetages *in extremis* suivis de terribles chausse-trappes. En ce sens, il est un remarquable conteur. Effarante succession de retournements de situation, duquel est très représentatif le coup du coup de matraque ou de pistolet sur la tête. La tête, Mortimer, le scientifique, l'a bien solide, car il faudrait compter le nombre incroyable de fois où il se fait assommer, ce qui ne fera d'ailleurs que s'amplifier dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, où le procédé devient presque caricatural. Procédé qui relance sans cesse le suspens, ravive l'anxiété du lecteur pour le héros en qui il s'est projeté et qui de plus ménage des sursis, des plages de temps, dans le cours on ne peut plus rapide du récit d'action. *Le Secret de l'Espadon* est un superbe film d'aventure.

Dans ces rebondissements, le piège et la trahison occupent une place majeure. Olrik est un traître (Occidental à la solde des Jaunes, et, on le verra dans la suite de l'œuvre, véritable suppôt du Mal). Ce maître traître a de nombreux affidés, dont le plus redoutable, le Bezendjas, est le jumeau maléfique de Nazir, lequel d'ailleurs le revoit partout. Mais les traîtres, disons les mauvais, se trahissent aussi entre eux ; ainsi, dans le centre de la saga, lorsque Mortimer emprisonné se voit proposer par Olrik de s'associer dans la trahison, cependant que le tyran jaune délègue un scientifique jaune faux jeton pour espionner à la fois Olrik et Mortimer. Des espions et des traîtres partout. Un réseau de duplicités. Ce qui est logique dans le camp des mauvais, mais disons même du côté des êtres ordinaires ; car enfin, l'assistant du bon, l'archéologue Ahmed, dans *La Grande Pyramide*, n'est pas un méchant, c'est simplement, terriblement, un faible. Face à ces regards et ces écoutes, à ces déguisements, à ces faux sourires, nos deux archanges, Blake et Mortimer, ont besoin de toute leur détermination, plus l'intelligence, plus la foi.

Car le syndrome de la trahison (une obsession, semble-t-il, chez Jacobs) va s'amplifier dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, où il y a des traîtres et des espions et des déguisés à toutes les pages. La récurrence du piège, de l'apparence trompeuse, de la duplicité, atteint à la paranoïa. Et j'aime beaucoup cette folie qui monte, inexorable, dans l'œuvre de Jacobs.

Déguisés maléfiques. Revoilà le barbu. Si la barbe naturelle est un masque qui dissimule le vrai visage, cette barbe peut être une fausse barbe et dans ce cas attention danger. Dans *La Grande Pyramide*, la barbe imposante du Herr doktor professor Grossgrabenstein ne dissimule-t-elle pas le visage d'Olrik ? Olrik, encore lui, toujours. Dans *La Marque Jaune*, ça y est, la silhouette noire d'Olrik rejoint enfin celle de Fantômas au panthéon des ombres de la nuit, terribles créatures. Par bonheur, il y a une bonne barbe, ce bon, ce valeureux Mortimer, très intelligent mais toujours prêt à s'engager dans la voie du piège parce qu'il croit qu'elle mène à la vérité, ce scientifique costaud casse-cou d'un sang-froid tel que dans les pires situations il s'adonne à l'humour. Mortimer, c'est l'idéal humain de Jacobs. Cet homme selon le cœur de son créateur apparaîtra de plus en plus seul (très manifeste dans *S.O.S. Météores*). Le temps en effet a passé très vite, et l'humanisme « à la Blake et Mortimer » s'en trouvera renvoyé à la poussière du musée.

Mais revenons à la barbe. Et plus précisément à la fausse barbe. Si la fausse barbe, une barbe monumentale, du Herr doktor professor Grossgrabenstein dissimule l'abominable faciès d'Olrík — encore faut-il distinguer entre la fausse barbe du faux professor et celle, vraie celle-là, du vrai professor enfermé par Olrík dans un sarcophage au sous-sol de sa propre demeure, ce qui implique dès lors que la barbe du Herr doktor professor ne fut fausse que l'espace de quelques heures alors que depuis bien des pages nous soupçonnions la vraie de ne l'être pas — un peu plus loin dans *Le Mystère de la Grande Pyramide* on va s'apercevoir avec bonheur que la barbe noire du contremaître arabe, qu'on soupçonnait de félonie, cachait le visage du capitaine Blake. Et dès lors retournement : Mortimer, sur le point d'être assassiné, est sauf et le Bien reprend l'offensive. La fausse barbe, comme l'Espadon, comme l'Aile Rouge, est donc une arme, et l'arme, disons la technique, disons l'objet créé par la science, n'est en soi ni bonne ni mauvaise, c'est son utilisateur qui décide de son orientation.

Voilà bien du sérieux au départ de la barbe (on pourrait se pencher sur la valeur de la moustache chez Jacobs, Olrík et Blake en étant tous deux pourvus). Mais demeurons sérieux, comme Jacobs lui-même. On a vu se manifester chez lui un manichéisme fondamental. Le monde est le champ de bataille où s'affrontent sans cesse le Bien et le Mal. D'ailleurs, à chaque personnage positif coïncide toujours son double négatif. C'est Blake, le bon agent secret, contre Olrík, le méchant homme de l'ombre ; c'est Mortimer, le bon savant, contre le docteur Septimus, l'affreux scientifique ; c'est Nazir, le fidèle serviteur arabe du Bien, contre le Bezendjas, vil suppôt d'Olrík ; et la liste pourrait se poursuivre.

On le voit, c'est une guerre d'individus et non de masses comme le fut la guerre de 14-18. Ici, la troisième guerre mondiale est la croisade de deux chevaliers, Blake et Mortimer ; non chevaliers errants (comme ceux des romans courtois), mais ancrés dans une nation (Old England) et un idéal (le monde libre) ; et nos deux héros savent où ils vont, ils vont au rocher de Makran, à la base secrète, au futur Espadon, au salut. Ce à la différence du héros postmoderne qui, lui, ne sait plus où il va, pourquoi il combat ni ce qu'on lui veut, un exemple manifeste en étant Case, le personnage central de *Neuromancien*, véritable bible du « cyberpunk », de William Gibson. En ce sens, *Le Secret de l'Espadon* décrit une guerre du passé, je dirais une guerre d'enfant.

Mais aussi une guerre secrète. Si les affrontements à grands spectacles (combats aériens, embuscade de la guérilla arabe, siège de la base de Makran) abondent, l'essentiel au fond se passe dans l'ombre, ce qui est logique puisque l'essentiel, c'est le secret de l'Espadon. Qui le détient se voit doté du pouvoir absolu. Et il semble que cette guerre se passe comme à l'insu de l'humanité, dans une arène située à l'écart. Nul, hors les protagonistes, ne connaît l'existence de ce conflit ni son enjeu. Pas de public. On a coupé le contact, on est tout entier dans le jeu. (Ce sera encore bien manifeste dans *S.O.S. Météores*, où Jacobs situe le combat pour le salut du monde dans l'ombre, notons au passage le thème récurrent du souterrain de la petite vie tranquille de la province française.)

Mais c'est aussi une guerre du futur, puisque la science et la technologie de pointe (du moins pour l'époque de la conception de l'ouvrage) occupent ici une place capitale. Le sort du monde dépend de l'Espadon, cette arme fabuleuse qui devient, aux mains des défenseurs du Bien, le glaive de la justice (car « espadon », s'il désigne un poisson, désignait aussi jadis une redoutable épée maniée à deux mains) ; or, l'Espadon est tout entier l'enfant de la tête du savant Mortimer. On voit dès lors pourquoi le scientifique prend le pas, chez Jacobs, sur le guerrier.

Beaucoup de savants dans cette œuvre, quelques bons et nombre de mauvais, de fous ou de corrompus, de sataniques. Aussi faut-il voir qu'au-delà du savoir dont il est détenteur, Mortimer incarne une morale de la science. Et remarquons que Jacobs poursuit par sa BD un but moral et pédagogique (ce qui serait impensable aujourd'hui puisque la morale humaniste s'est dissoute en un idéalisme humanitaire mou). La science manifestement fascine et inquiète Jacobs, et non seulement lui mais ses contemporains, et nous aussi aujourd'hui qui nous effrayons — mais brièvement n'est-ce pas, car penser est mauvais pour le bien-être — des progrès de la génétique, notamment en matière de clonage. Sa foi en la science, et son inquiétude quant à l'usage qu'on pourrait en faire, Jacobs les clame en deux discours de conclusion, l'un à la fin du *Rayon « U »*, l'autre à la fin de *La Marque Jaune*. Les voici, et avec eux s'achève ce parcours dans les visions d'Edgar Jacobs.

Déclaration finale du prince Nazca dans le *Rayon « U »*, alors qu'il vient de remettre au bon savant Marduk un plein coffret d'uranium : « Voici la Pierre de Vie et de Mort. Celui qui la possède devient l'égal de Dieu, Détenteur du Grand Secret... Mais prenez garde... Puncha Taloc est un Dieu redoutable !!! »

Et déclaration finale de Blake à la dernière image de *La Marque Jaune* : « Que la fin tragique du docteur Septimus serve d'avertissement à tous ceux qui tenteraient, à des fins criminelles, d'oublier que la science véritable est au service de l'Humanité, que son but est de travailler à l'avancement du progrès et non de servir la vanité, l'ambition ou la tyrannie d'un seul individu. Et qu'enfin, au-dessus de la Science, il y a l'Homme ! Cela dit, gentlemen, il est minuit : Joyeux Noël à tous !!! »

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jacques Crickillon, *Espadon : troisième guerre mondiale*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/crickillon.pdf>>